

sant. Je conçois qu'étranger sans doute au maniement des armes, vous vouliez égaliser les chances entre nous : c'est de toute équité ; il y a pour cela un moyen parfaitement simple et commode : nos témoins mettront sous un mouchoir deux pistolets ; un seul sera chargé ; nous en prendrons au hasard chacun un, et nous tirerons à brûle-bouffe ; voilà, monsieur, ce qui se fait, ce qui est convenable.... Cela vous va-t-il ?

— Ça ne me va pas du tout, parce que, voyez-vous, avec mon couteau, une fois que nous nous tiendrons là, bien corps-à-corps, j'espère pouvoir vous fouiller jusqu'au cœur, jusqu'au fin fond du cœur ! Ah ! mais dame, oui, je n'ai plus que cette espérance-là au monde, moi ! je ne veux point y renoncer. C'est donc des couteaux qu'il nous faut absolument, absolument. Mais encore une fois, il ne s'agit pas encore de cela ; le temps passe... Et il tira sa montre : Neuf heures vingt minutes... et j'ai à écrire longuement.

Cet acharnement, d'une férocité pour ainsi dire naïve, frappa tellement le colonel, qu'il ne put trouver une parole. Ce n'était pas qu'il craignît la mort, mais, à la pensée d'un pareil entr'égorgement, cet homme, d'une folle bravoure, frissonnait malgré lui.

M. Delmare reprit :

— Je ne veux pas rentrer chez moi ; vous allez, je vous prie, me donner ce qu'il faut pour écrire ici quelques lettres. Pardon d'en user ainsi sans façon. A dix heures, M. de Bourgueil reviendra avec les couteaux. Il y a ici près, derrière la Madeleine, des terrains déserts ; la nuit est noire ; mais nous deux, nous n'avons pas besoin d'y voir clair pour nous poignarder l'un l'autre, n'est-ce pas ?

— Monsieur, s'écria le colonel Roland, je vous répète que ce duel...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! encore des *si*, des *mais* ! reprit M. Delmare en soulevant de nouveau ses besicles pour attacher sur le colonel ses yeux ardents, rougis par les larmes ; décidément vous voulez avoir une chance de m'assassiner, sans être seulement blessé ; c'est très lâche, ça, pour un héros de Waterloo ; c'est très lâche... très lâche !...

Le colonel ne répondit rien, pâlit, réfléchit un moment et dit à M. Delmare :

— Soit ! j'accepte cet ignoble combat.

— La belle grâce ! répondit M. Delmare en haussant les épaules.

Le colonel sonna.

Pietri parut, et le colonel lui dit :

— Le major est-il rentré ?

— Il rentre à l'instant même ; il attend M. le colonel dans sa chambre à coucher.

Montrant alors du geste M. Delmare, le colonel ajouta :

— Pietri, donnez à monsieur ce qu'il lui faut pour écrire.

— Merci bien, répondit M. Delmare de son air effaré, merci bien. Je suis fâché de la peine...

Le colonel Roland sortit, suivi de Pietri.

Resté seul, M. Delmare se promena de long en large, les mains derrière le dos jusqu'au retour du valet de chambre, qui bientôt rapporta ce qui était nécessaire pour écrire.

Il plaça le tout sur une table et dit à M. Delmare :

— Voici, monsieur, du papier, des plumes et de l'encre.

— Bien obligé, mon bon ami, répondit M. Delmare en allant s'asseoir à la table.

Les traits de Pietri avaient repris l'expression sinistre dont ils étaient empreints lorsque, quelques heures auparavant, seul et inquiet, il attendait le retour de son maître, dont il semblait tant redouter la mort. Il regardait attentivement M. Delmare, qui, le front appuyé sur sa main, réfléchissait sans doute à ce qu'il allait écrire.

Pietri, après quelques moments de silence, s'approcha lentement de M. Delmare et appuya une de ses mains sur le dossier de son fauteuil.

M. Delmare sortant alors de sa rêverie dit au valet de chambre :

— Mon bon ami, j'ai à écrire, je désire être seul.

— Il vaut mieux, monsieur, que nous soyons deux.

— Comment, deux ?

— Pour bien peser ce que vous allez écrire.

— Mais, mon bon ami, ce que j'ai à écrire ne vous regarde point.

— Au contraire.

— Je ne comprends pas.

— Sans moi, vous ne seriez pas ici.

— Que dites-vous ?

— Sans moi M. de Bourgueil ne serait pas venu non plus ici ce soir.

— Que signifie cela ? qui êtes-vous donc ?

— Moi ! oh ! rien, moins que rien, un pauvre diable, le valet de chambre de confiance de M. le colonel Roland.

— Et en quoi êtes-vous mêlé à ce qui s'est passé ici ce soir ?

— Tantôt vous avez reçu une lettre, sur les deux heures ?

— Oui, répondit M. Delmare avec un douloureux effort, oui !

— Cette lettre vous donnait certains détails et contenait un billet autrefois écrit par votre femme ?

— Vous savez...

— Je sais nécessairement, puisque c'est moi qui vous les ai envoyées, ces lettres.

M. Delmare se renversa dans son fauteuil, et regardant Pietri avec stupeur, s'écria :

— Et ces lettres, pourquoi me les avez-vous envoyées ?

— Pour me venger.

— De qui ?

— De mon maître.

— Du colonel ?

— Oui, répondit Pietri avec un geste mystérieux. Vous voyez, monsieur, que nous devons nous entendre. Mais de la prudence !

Et Pietri alla sur la pointe du pied entr'ouvrir la porte du salon et regarda au-dehors, afin de s'assurer qu'il pouvait parler en toute sécurité. Il revint alors auprès de M. Delmare, encore sous le coup de cette révélation inattendue.

XI.

Pietri, après s'être assuré que dans la pièce voisine il n'y avait personne qui pût l'entendre, revint donc auprès de M. Delmare.

Celui-ci lui dit :

— Ces lettres... et il passa la main à son front ; ces lettres... c'est vous qui me les avez envoyées ?... Je n'en reviens pas encore !

— Vous étiez aveugle ; il entra dans mes plans de vous éclairer.

— C'est fait, reprit M. Delmare en frémissant. J'aurais préféré peut-être rester aveugle toute ma vie ; mais enfin j'y vois clair... Et en quoi cela sert-il votre haine contre votre maître ?

— Je me suis informé de vous, de votre caractère ; j'ai su votre adoration passionnée pour votre femme, pour votre enfant ; j'ai prévu que la perte de tant de bonheur vous rendrait implacable.

— C'est la vérité. Ce matin, j'étais inoffensif et poltron ; ce soir... je suis altéré de sang !

Et après un moment de sombre silence,

— Et cette lettre, mon bon ami, comment donc vous l'êtes-vous procurée ?

— Lorsqu'on l'a apportée ici, il y a plusieurs mois, au lieu de la remettre à mon maître, je l'ai gardée. J'avais reconnu l'écriture, car la correspondance du colonel passe toujours par mes mains ; or, cette fois, n'ayant pas reçu la lettre, il ne pouvait se douter de sa soustraction, et je comptais me servir de ce billet à mon jour, à mon heure.

— Mais cette lettre est de l'an passé ; pourquoi avoir tant tardé à vous en servir ?

— Pour éloigner tout soupçon de la part de mon maître... Une vengeance trop rapprochée de l'outrage aurait pu me trahir.

— C'est juste, mon bon ami.

— J'ai préféré attendre.

— Et pourquoi avez-vous tant de haine contre le colonel ?

A cette question les traits de Pietri blémirent, prirent une expression de férocité sauvage, et un instant il resta muet.

— Comme je suis devenu méchant ! reprit M. Delmare d'un air pensif, en regardant Pietri. Cela me fait pourtant plaisir de voir quel-

qu'un paraître souffrir autant que moi. Et la cause de votre haine contre votre maître, pouvez-vous me la dire ?

— Vous aimiez votre femme, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je vous ai dit, mon bon ami, que ce matin j'étais poltron... dans une heure je me bats au couteau avec délices !

— Eh bien ! moi, j'aimais aussi passionnément que vous ; j'aimais une jeune fille de mon pays, ma parente.

— Je vois cela d'ici... Alors nous devons nous entendre.

— Elle était venue en France avec sa mère, afin de réclamer l'arriéré d'une petite pension laissée à son père ; j'étais leur seul parent à Paris. Je les guidai dans leurs démarches. La mère, d'une faible santé, tomba malade et mourut ; sa fille restait seule à Paris. Elle était belle, bien belle !... pure comme un ange. Nous nous sommes aimés ; l'époque de notre mariage fixé, j'en ai prévenu mon maître ; il m'a approuvé, m'engageant même avec bonté à lui présenter ma fiancée.

— Je comprends.

— Pour mon malheur, pour celui de Paula... elle s'appelait Paula... je l'ai présentée au colonel.

— Et pourtant, vous deviez le connaître, mon bon ami. C'était imprudent, bien imprudent !

— C'est vrai, mais je lui étais si dévoué ! et puis, il avait tant d'autres maîtresses ! Enfin... j'ai eu tort... d'autant plus tort que j'ai accepté avec reconnaissance l'offre que mon maître m'a faite de laisser venir Paula, en attendant l'époque de notre mariage, s'établir ici auprès de la femme de charge de la maison, pour travailler avec elle à la lingerie. C'était plus convenable, a-t-il ajouté ; cette jeune fille ne resterait pas seule.

— Mais ne pouviez-vous pas veiller sur elle dans cette maison ?

— Attendez. Mon maître possède une terre en Bourgogne. Un jour, sous prétexte d'une mission de confiance, il s'agissait de régulariser des comptes, il m'envoie dans cette terre. J'y reste un mois. A mon retour, Paula avait disparu. Mon maître l'avait séduite. Puis, bourrelée de remords, et n'osant pas me revoir, la malheureuse était retournée en Corse, notre pays, où elle doit être encore.

— Allons, décidément, nous nous entendrons. Vous devez bien haïr cet homme : vous êtes déjà presque un véritable ami pour moi.

— Vous m'honorez beaucoup, monsieur.

— Oh ! nous n'en sommes pas à faire des façons. Et puis, vous devez m'être bien supérieur dans la haine. Moi, voyez-vous, jusqu'ici je n'avais jamais haï personne : j'étais si heureux, si heureux ! C'est seulement pour vous dire qu'en fait de haine, de vengeance, je suis

un pauvre écolier ; je n'ai que du bon vouloir. Mais à votre retour, le colonel a dû être embarrassé avec vous ? car enfin, il avait séduit votre fiancée.

— Lui, embarrassé de si peu ? allons donc ! Il m'a donné une gratification pour mon voyage et m'a plaisanté sur la fidélité de Paula.

— Il me semble, moi, que je l'aurais assassiné... empoisonné avec de l'arsenic, que sais-je ? Comme je deviens féroce, pourtant ! Mais vous, mon bon ami, qu'avez-vous fait ?

— Moi, en vrai Frontin, en vrai valet de comédie, j'ai lutté de cynisme avec mon maître et j'ai beaucoup ri de l'aventure.

— Vous avez beaucoup ri ?... vous êtes un homme bien effrayant !... C'est mon bon ange qui me fait vous rencontrer !

— Je ne me suis pas contenté de rire : j'ai, à Waterloo, au risque de ma vie, retiré mon maître demi-mort de dessous un monceau de cadavres. Sa confiance aveugle en moi a encore augmenté ; j'ai pu alors agir en toute sécurité et amener ce qui se passe aujourd'hui. Je veux qu'il meure... mais je veux au moins être pour quelque chose dans cette mort !...

— C'est bien le moins, mon bon ami, c'est bien le moins...

— J'ai donc attendu longtemps ma vengeance, afin de ne pas éveiller les soupçons de mon maître... C'était aujourd'hui le jour de sa fête, le moment m'a paru bon.

Je n'avais d'abord songé qu'à vous ; une circonstance imprévue m'a fait vous adjoindre M. de Bourgueil ; une lettre anonyme, écrite par moi tantôt, lui demandant le secret sur cette révélation, lui a indiqué la marche à suivre pour pénétrer sûrement ici et y surprendre sa femme... Mais en vous voyant arriver avec M. de Bourgueil, jugez de ma... de ma... surprise...

— De votre joie, alliez-vous dire ? ne vous gênez donc pas, mon bon ami ; je me mets si bien à votre place !... Je ne connaissais pas M. de Bourgueil ; ce matin, sur le boulevard de Gand, le hasard m'a fait rencontrer ce monsieur, et, après quelques politesses, nous avons échangé nos cartes. Tantôt, quand j'ai reçu la lettre... j'ai été retrouver ma femme chez sa mère.

Et à ce scavenir, M. Delmare frissonna de tout son corps, s'interrompit un instant et poursuivit :

— Toutes deux... la digne mère comme la digne fille... ont avoué, tout avoué ! alors, vous concevez, n'est-ce pas ? j'ai voulu savoir l'adresse du colonel ; je me suis rappelé que ce matin M. de Bourgueil m'avait dit le connaître. J'ai couru chez M. de Bourgueil : il venait de recevoir votre lettre anonyme : c'était comme un fait exprès ! Il m'a proposé de l'accompagner ici. J'ai accepté à la condition qu'il me servirait de témoin...

— Pour votre duel aux couteaux.

— Vous saviez cela ? Ah ! mais oui... je vous l'ai dit.

— Et d'ailleurs, j'en étais instruit ; là, derrière cette porte, j'ai entendu votre entretien avec mon maître... Maintenant, de deux choses l'une : ou vous le tuez...

— Ou il me tuera...

— A moins que vous ne soyez blessés gravement tous deux.

— Alors nous recommencerons plus tard ; car, voyez-vous, mon bon ami, j'y suis décidé : il faudra que cela finisse par ma mort ou par la sienne.

— Vous êtes homme à cela, je m'en doutais. Donc, si vous le tuez, vous serez vengé, moi aussi... Mais s'il vous tue...

— Je sais bien... Dame ! c'est la chance.

— Il ne faut pas qu'il y ait de chance.

— Comment.

— Voyez-vous, monsieur, l'appétit vient en mangeant. Lorsque tout-à-l'heure je vous ai vu là, disposé à écrire, je me suis dit : Mais si M. Delmare allait être tué, il ne serait pas vengé, ni moi ; j'ai bien d'autres cordes à mon arc, mais lui...

— C'est vrai, mon bon ami... Une fois mort, plus rien. Ma vengeance m'échappe.

— Au contraire... Mort, votre vengeance doit vous survivre.

— Oh ! ce serait admirable ! mais c'est impossible.

— Si ! c'est possible.

— Et par quel moyen ?

— Un moyen bien simple... Cet enfant...

— Quel enfant ?

— Celui... de votre femme et de...

— Bien... bien !... reprit M. Delmare en frissonnant de nouveau. — Vous disiez, mon bon ami, qu'au moyen de... cet enfant...

— Grâce à lui, si vous êtes tué, notre instrument de vengeance est tout trouvé.

— Cet enfant ? reprit M. Delmare d'un air pensif. Et comment cet enfant pourrait-il servir notre vengeance ?... Attendez donc, mon bon ami... attendez donc !... il me semble pourtant... que j'entrevois très vaguement... quelque chose. D'abord, toute ma fortune est en portefeuille ; comptant sous peu faire un voyage d'agrément avec ma femme, j'ai déposé toutes mes valeurs, tous mes titres, chez un ami sûr... un de mes parens ; je vais lui écrire que si je suis tué... je lui fais don de toute ma fortune ; cette femme et son enfant seront, du jour au lendemain, presque dans la misère : c'est déjà quelque chose, hein ?

— Il est impossible d'agir plus à contre-sens.

— Je laisserais mes biens à cette femme, à cet enfant !

— Voulez-vous une vengeance large, complète, terrible ?

— Oh ! oui !

— Hélas ! tenez, écrivez sous ma dictée.

— Un testament !...

— Rien de plus usé que les testaments.

— Quoi donc alors ?

— Écrivez toujours... ou bien... non, mieux que cela : je vais écrire la minute des dispositions que je vous engage à prendre ; si vous les acceptez, vous les transcrirez et les signerez. Comme il me sera nécessaire d'en garder un double pour ma gouverne, je conserverai la minute que vous aurez copiée.

— C'est extraordinaire combien vous me donnez confiance et espoir, mon bon ami ! Si je ne vous avais pas rencontré, je n'avais qu'une chance de me venger ; peut-être maintenant ma vengeance sera-t-elle assurée.

Et il regardait Pietri, qui debout au coin de la table, s'était courbé et écrivait assez longuement, après quoi il soumit cette minute à M. Delmare.

Celui-ci lut, tressaillit, et après quelques instans de réflexion, regardant Pietri avec une satisfaction sinistre :

— En vérité, vous êtes le diable en personne...

— Adoptez-vous mon idée ?

— Si je l'adopte !... oh ! oui !

Et M. Delmare se mit à transcrire rapidement ce que Pietri venait de minuter ; celui-ci, prenant une autre feuille de papier, la remplissait également et la soumit de nouveau à M. Delmare en lui disant :

— Et ceci, qu'en pensez-vous ?

M. Delmare lut ce que Pietri lui présentait et s'écria :

— Mon bon ami, je n'en reviens pas... Tout cela est affreux... affreux ! Maintenant, du moins, quoi qu'il arrive, ma vengeance est sûre. Ah ! mon brave ami, ce n'est pas un compliment que je vous fais, vous êtes le génie du mal !...

— Vous êtes bien bon... répondit Pietri avec une modestie sardonique. Maintenant cachez, et chargez M. de Bourgueil, en cas d'accident, de remettre ces papiers à votre femme. Mais, ajouta-t-il en prêtant l'oreille, une voiture entre dans la cour : c'est sans doute votre témoin.

— Avec les couteaux ! Ah ! enfin... dit M. Delmare en se frottant les mains, les voilà donc, ces couteaux !

— Mon maître, enfermé depuis une heure avec le major Maurice, ne peut se douter de mon entretien avec vous, monsieur, dit Pietri ; cependant je sors, pour plus de prudence, par ce couloir, ajouta-t-il en indiquant la porte dérobée qui conduisait à sa chambre.

Au moment de disparaître, il dit à M. Delmare :

— Au moins... maintenant... vous pourrez mourir tranquille !

— Si je ne vous revois plus, mon bon ami,

Q. — No. 2.

répliqua M. Delmare, je vous remercie... de tout mon cœur.

— Il n'y a pas de quoi... répondit le Corse. Et il disparut.

XII.

Au moment où la voiture de M. de Bourgueil entrait dans la cour de l'hôtel du colonel Roland, celui-ci, renfermé dans sa chambre avec le major Maurice, était assis devant un secrétaire et écrivait.

Le major contemplait son ami avec un douloureux accablement.

Le colonel Roland, ayant cacheté plusieurs lettres, dit au major en lui remettant l'une d'elles :

— Si tu parviens à retrouver les traces de Paula, voici ce qui assurera du moins son sort et celui de son enfant.

— Je crains qu'il ne soit trop tard ; car je te le répète, mon ami, lorsque ce soir je suis retourné dans son galetas, elle l'avait quitté depuis deux heures, avec une sorte d'égarément, m'a-t-on dit, emportant son enfant avec elle, et un petit paquet contenant le peu de linge qu'elle possédait... Du reste, je te promets de faire demain les plus actives recherches.

— J'y compte, mon bon Maurice... Quant à ces autres lettres... tu les feras remettre à leurs adresses.

— Je te le promets.

Et lui montrant un grand coffret, le colonel ajouta :

— Toutes celles qui sont renfermées dans ce coffret seront brûlées par toi... En voici la clef.

— Tout sera brûlé.

— Que mon souvenir soit aussi léger à mes maîtresses que le seront les cendres de tant de billets d'amour, reprit en souriant le colonel. Allons, Maurice, ajouta-t-il en se levant, j'ai entendu le bruit d'une voiture ; c'est sans doute celle de M. de Bourgueil ; j'ai mes pressentimens comme tu as eu les tiens... Vraiment, c'est étrange ! le jour de la bataille de Leipsik et aujourd'hui, tu as pressenti juste. Sais-tu, Maurice, que parfois le hasard joue la Providence à faire peur, si l'on avait l'esprit faible ? car enfin, je suis certain d'être tué dans cette ignoble boucherie.

— Tu ne peux être certain de cela. Je me suis opposé de toutes mes forces à ce duel ; tu le veux, que faire ?

— D'abord, j'ai promis à cet enragé d'accepter ce combat ; je ne puis revenir sur ma parole. Et puis il ne veut pas se battre autrement ; on croirait que j'ai peur.

— Tout le monde sait que tu es la bravoure même.

— Il n'importe ! il m'a grossièrement outragé.

gé, il me faut une réparation; j'aime mieux celle-là que rien.

— Tu lui as rendu outrage pour outrage: vous êtes quittes. S'il te tue, c'est affreux pour moi; si tu le tués, c'est affreux pour toi. Le souvenir de cet homme massacré à coups de couteau te poursuivra partout. Aie donc le courage de refuser ce duel: ce sera une expiation.

— Allons, Maurice, ce conseil que tu me donnes, l'écouterais-tu à ma place?

— Je ne te le donnerais pas sans cela.

— Tu ne te battrais pas?

— Non.

— Tu le dis, je le crois, mais je n'ai pas cette philosophie.

— Malheureusement.

— Ma foi! oui, malheureusement, car je suis sûr d'être tué comme un chien. Comment diable veux-tu que je me serve d'un couteau de boucher, moi? Est-ce que je connais ça? Maintenant ma colère est passée, je ne pourrai jamais de sang-froid poignarder ce malheureux homme; il va se jeter sur moi comme un furieux, et le cœur me manquera pour riposter. Tiens, Maurice, il faut qu'il ait eu l'enfer dans l'âme pour imaginer un pareil duel.

— Je crois aussi qu'il a l'enfer dans l'âme.

— Au fait, à sa place je ferais comme lui, pis peut-être. Pauvre homme! c'est vrai, ce doit être affreux pour lui. Mais qu'as-tu, Maurice? Toi, des larmes dans les yeux? ajouta le colonel Roland en serrant affectueusement les mains de son ami entre les siennes. Est-ce que vingt fois nous n'avons pas bravé la mort ensemble? est-ce qu'en Espagne je n'aurais pas pu être poignardé par un moine? Et justement, ajouta le colonel en riant, ce pauvre gros homme en a l'encolure, d'un moine, ainsi que la rancune diabolique. Allons, mordieu, Maurice, déride-toi donc!

— Tout cela est horrible, horrible et fatal! J'ai le cœur brisé. Mourir ainsi, peut-être! à trente ans à peine! lorsque tu aurais pu, doué comme tu l'es...

Puis le major s'interrompant et passant la main sur ses yeux humides, reprit:

— Je te le dis, c'est horrible!

— Bah! j'ai bien vécu, bien joui de la vie, bien aimé, bien fait la guerre... oh! de belles guerres! Aussi, foi de soldat! si ce n'est toi, Maurice, je ne regrette rien au monde. Cependant, si! je regrette vraiment de laisser cette pauvre M^{me} de Bourgueil au pouvoir de son misérable mari. C'est un digne et valeureux cœur que celui de cette femme-là. Je ne croyais pas, d'honneur, qu'elle aurait pris l'amour si fort au sérieux. Et puis du diable si je m'estimais digne d'un pareil dévouement. Tu le vois, la fatuité ne m'aveugle pas. Pauvre femme! Que veut en faire ce lâche et cruel Bourgueil? Au moins, chez l'autre, l'homme aux petits couteaux, il y a une énergie sauvage; mais ce

Bourgueil, méchant et glacé comme un reptile, il me fait trembler pour sa femme! Vrai, Maurice, pour moi, c'est un remords, le seul peut-être. Mais que puis-je à cette heure? Rien.

— Non, rien, reprit le major avec une profonde amertume; non, tu ne peux rien; de même qu'en ce moment suprême peut-être, je souffre pour toi et je ne trouve rien à te dire. A quoi bon mes paroles? le mal est irréparable. Je n'ai pas besoin de raffermir ton courage, et tu crois au hasard, au néant!

— Au sommeil éternel, si tu veux, Maurice. Eh bien! mordieu! je vais me coucher sous terre et dormir toujours.

— Aussi, malgré la douleur de mon âme, je dis: Pour toi que puis-je? Rien, rien!

— Comment, rien! Et n'est-ce donc rien que de t'entendre me dire, au moment où je vais me coucher, pour jamais: Bonsoir, mon vieux camarade!

Le colonel, ayant entendu frapper à la porte, dit:

— Entrez.

Pietri parut.

— Colonel, dit-il, M. de Bourgueil vient d'arriver. Après avoir causé avec l'autre monsieur, ils ont quitté le salon et vous attendent dans l'antichambre. Ils disent qu'ils sont prêts.

— C'est étonnant comme ce misérable Bourgueil est curieux de me voir tué par un autre que lui! dit le colonel en souriant; il est le BERTRAND; l'homme aux petits couteaux est le RATON. Allons, Maurice!

— Que parlez-vous d'être tué, colonel? s'écria Pietri avec angoisse.

— Je vais me battre, mon pauvre Pietri.

— Ah! mon Dieu! encore vous battre! s'écria le Corse en joignant les mains d'un air alarmé.

— Je sais, mon brave Pietri, combien tu m'as toujours été fidèle et dévoué; je n'ai jamais oublié qu'à Waterloo tu m'as sauvé la vie. Aussi, dans le cas où ce soir je serais tué, j'ai dit au major mes intentions: ton avenir sera largement assuré. C'est bien le moins que je reconnaisse dignement tes longs et excellents services.

— Eh! colonel, qu'est-ce que cela me fait, à moi, l'avenir! s'écria Pietri avec une brusquerie pleine d'apparente anxiété. C'est le présent qui m'effraie! Ah! si je pouvais donner ma vie pour la vôtre!

— Je te crois, Pietri, je te crois, car tu as fait tes preuves. Allons, au revoir, ou adieu! Mais, dis-moi, où est la clef de la petite porte du jardin? Il vaudra mieux sortir par là. Nous nous trouverons tout de suite sur le terrain.

— Colonel, reprit Pietri, vous aurez sans doute ce soir laissé la clef en dedans, à la serrure.

— Tu as raison.

Et le colonel ajouta en souriant:

— Je ne m'attendais, pardieu, pas, en ouvrant cette porte, il y a trois ou quatre heures, à une femme charmante, à devoir sortir par le même chemin pour une si étrange promenade!

— Colonel, dit Pietri, paraissant en proie à une vive émotion, et en s'inclinant devant son maître, je vous en supplie, permettez-moi, selon la coutume de mon pays, de vous baiser la main.

— Tu plaisantes, mon brave Pietri! ce serait trop me traiter en jolie femme; donne-moi ta main et je la serrerais de bon cœur!

Pietri reçut cette faveur de son maître avec les dehors d'une reconnaissance mêlée de larmes.

Le colonel, faisant alors signe à Maurice, passa le premier pour aller rejoindre son adversaire.

Pietri arrêtant le major, lui dit à demi-voix:

— Monsieur le major, et un chirurgien? Personne n'y a songé, peut-être?

— Il est vrai, à moins que M. de Bourgueil en ait amené un.

— Non, monsieur le major; il est venu seul.

— Eh bien, Pietri, allez vite chercher un chirurgien. Vous le ferez attendre ici. Dès qu'il sera arrivé, venez en tout cas attendre, avec une lanterne, à la petite porte du jardin; nous serons près de là. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai.

— J'y serai, monsieur le major; je cours chercher un chirurgien; il y en a un qui demeure tout près d'ici. Ah! c'est à en perdre la tête de chagrin!... Mon pauvre maître!...

Et Pietri s'éloigna rapidement, tandis que le major rejoignait le colonel Roland.

Avant d'entrer dans l'antichambre où les attendaient MM. Delmare et de Bourgueil, le colonel dit au major:

— Maurice, demande donc une dernière fois au témoin de cet enragé s'il tient toujours à ce genre de combat révoltant; ce n'est pas la peur qui me tient, mais vraiment, ces couteaux de boucher... c'est hideux!

— Une dernière fois, veux-tu suivre mon conseil?... refuser ce duel?

— S'il en accepte un autre, oui; sinon, non; j'ai promis, je tiendrai.

— Mon ami, je t'en conjure...

— Impossible, mon bon Maurice.

— Alors la démarche que je vais tenter sera inutile; mais enfin je vais la tenter. Attends-moi là.

Au bout de quelques instans, le major revint.

— Eh bien, Maurice?

— Il persiste; il ne veut entendre à rien; et en cas de refus de ta part, il menace grossièrement.

— Allons, viens!

— J'ai vu les couteaux, ils sont de force et de longueur égales.

— Pouah! fit le colonel avec une expression de répugnance indicible, ne me parle pas de cela! Posséder de si charmans pistolets de Manton, des épées de combat damasquinées d'or, et en être réduit à... Enfin!

— Il est convenu avec M. de Bourgueil qu'il n'y a plus lieu maintenant à échanger un mot entre nous quatre. Nous passerons tous deux les premiers pour indiquer la route dans le jardin; ils nous suivront.

En effet, le colonel Roland et le major Maurice, se tenant par le bras, descendirent les degrés du perron de l'hôtel, précédant M. Delmare et M. de Bourgueil dans une allée tournante qui conduisait à la petite porte.

La nuit était très sombre; c'est à peine si l'on pouvait voir à trois pas devant soi.

En sortant du jardin, les quatre personnages, toujours silencieux, se trouvèrent au milieu de grands terrains déserts.

On voyait seulement au loin, bien loin, la pâle lueur d'un réverbère, noyée dans la brume du soir.

— Nous serons aussi bien là qu'ailleurs, dit dans l'ombre la voix palpitante de M. Delmare; vite... habit bas... habit bas!

— Ici, soit! reprit le colonel Roland.

Et il jeta à ses pieds son habit et son gilet.

M. de Bourgueil, s'approchant presque à tâtons du major Maurice, lui dit courtoisement:

— Voici les deux couteaux, monsieur; choisissez et prenez garde de vous couper, quoique je vous les offre du côté des manches; mais il fait si noir que l'on n'y voit point du tout.

— Il est entendu, monsieur, que lorsque les deux adversaires seront armés, ils se tiendront à trois pas l'un de l'autre, dit le major en prenant un des couteaux; ils attendront le signal: trois coups dans la main.

— Parfaitement, monsieur, reprit M. de Bourgueil avec une allégresse contenue, et au troisième coup, ils partiront.

Ce disant, il se rapprocha de M. Delmare.

— Tiens, Adalbert, dit à demi-voix le major à son ami en lui mettant le couteau dans la main et la lui serrant une dernière fois d'une étreinte amicale à laquelle le colonel répondit; puis, à tâtons, celui-ci tâcha, en promenant ses doigts sur la lame du couteau, d'en percevoir la forme.

C'était un de ces couteaux de boucher, à manche de bois, long de huit à dix pouces, à la lame épaisse, large à sa naissance, légèrement recourbée, se terminant en pointe très effilée, mais très tranchante dans toute sa longueur.

Le colonel frémit malgré lui au contact de cette arme d'écorceur.

— Monsieur, dit la voix de M. de Bourgueil en s'adressant au major, l'on peut, je crois, maintenant donner le signal... Ces messieurs sont prêts, sans doute?

— J'attends, reprit la voix brève de M. Delmare.

— Je suis prêt, ajouta la voix du colonel.

Alors le major Maurice frappa trois fois dans sa main.

Le dernier de ces trois bruits eut à peine retenti au milieu du profond silence de la nuit, que les deux témoins entendirent un piétinement sourd et violent, des élans de respiration entrecoupée, haletante, mais pas une parole ne fut prononcée par les deux adversaires.

L'on ne voyait rien à travers les ténèbres, qu'une masse noire et confuse s'agitait avec furie.

La lutte dura quinze ou vingt secondes au plus.

Soudain l'un des combattans poussa un gémississement étrange qui tenait du râle et du sifflement.

La masse noire vacilla, s'affaissa; les deux corps tombèrent lourdement sur le sol, et s'agitèrent encore un instant par soubresauts convulsifs.

— Quel qu'en soit le résultat, je déclare cet horrible combat terminé! s'écria le major; aidez-moi à les séparer, monsieur, s'il en est temps encore.

— Pardon... M. Delmare veut se battre à mort, répondit M. de Bourgueil impassible. S'il n'est que blessé, il veut recommencer...

— Eh! monsieur! qui vous dit qu'il n'est pas mort!... s'écria le major en se précipitant à genoux dans une angoisse terrible, car il lui semblait que les deux combattans ne bougeaient plus, ne respiraient plus.

— Adalbert... dit tout bas le major d'une voix altérée, en cherchant à tâtons parmi ces deux corps qui semblaient liés par une convulsive et dernière étreinte, Adalbert... m'entends-tu!...

— Mon cher monsieur Delmare, disait presque en même temps M. de Bourgueil, eh bien! où en sommes-nous!...

Aucune voix ne répondit.

Le major retira vivement sa main, qu'il promenait au hasard, et murmura.

— Ah!... que de sang!!

Soudain il vit briller la lueur d'une lanterne à la petite porte du jardin. Supposant que Pietri attendait là le résultat du combat, il s'écria :

— Pietri... est-ce vous?

— Oui, monsieur le major.

— Accourez vite avec votre lumière.

Pietri accourut.

— Et le chirurgien? lui dit le major.

— Je l'ai ramené, il est à l'hôtel, reprit

Pietri en projetant d'une main tremblante la lumière de sa lanterne sur le lieu du combat.

Ce fut un spectacle effrayant, hideux, que la vue de ces deux corps entourés de ténèbres, et seulement éclairés çà et là par la clarté de la lanterne.

M. Delmare était étendu sur le dos; on ne pouvait savoir le nombre de ses blessures: sa chemise et sa poitrine étaient aussi rouges que s'il fût sorti d'un bain de sang.

L'on voyait seulement qu'il avait la gorge à demi coupée par une entaille béante.

Il était mort de cette dernière blessure, en poussant ce gémississement qui tenait du râle et du sifflement. Entre les doigts crispés de sa main gauche, il tenait encore un lambeau de la chemise de son adversaire, et dans sa main droite, convulsivement serrée et déjà glacée, il tenait encore son couteau.

Le colonel Roland, lorsque Pietri apporta la lanterne, avait la face contre terre. Le major et Pietri le soulevèrent; il respirait encore. Sa poitrine et ses bras étaient pour ainsi dire hachés. Un peu au-dessous du sein gauche, on voyait une profonde blessure qui semblait devoir être mortelle.

M. Delmare avait tenu sa promesse... il avait tâché de fouiller au cœur.

M. de Bourgueil et le major, aidés du chirurgien et des gens de la maison que Pietri était allé chercher, transportèrent à l'hôtel le mort et le mourant, car le colonel Roland fut mourant et dans un état désespéré pendant plusieurs jours.

Mais, grâce à la vigueur de son tempérament, à la science du chirurgien et aux soins fraternels du major Maurice, le colonel Roland échappa à une mort presque certaine.

Deux mois après ce terrible duel, il se trouvait en pleine convalescence, et partait pour l'Italie avec le major Maurice.

Le fidèle Pietri suivait son maître.

FIN DU PROLOGUE.

LES ENFANS DE L'AMOUR.

I.

Vingt-deux ans environ se sont écoulés depuis les événemens que nous avons racontés.

Une femme de quarante ans au plus, d'une taille à la fois élégante et frêle, d'une figure pleine de distinction, de charme et de douceur, quoique sa légère pâleur annonce une santé délicate, est occupée à écrire dans un petit salon meublé avec une rare magnificence.

Après avoir écrit et cacheté sa lettre, la femme dont nous parlons sonna.

Un valet de chambre entra.

Elle lui dit :

— M. Pietri est-il chez lui?

— Oui, madame la comtesse; M. l'intendant est rentré il y a peu de temps.

— Priez-le de descendre et de venir me parler.

Peu de temps après la sortie du valet de chambre, Pietri parut. Ses cheveux étaient devenus tout blancs; il les portait assez longs; ils donnaient à ses traits un caractère vénérable.

— Mon cher Pietri, lui dit la comtesse avec l'accent de la plus affectueuse bonté, je viens m'adresser encore à votre obligeance.

— Je suis toujours aux ordres de madame.

— Oh! je sais cela, reprit-elle en souriant.

— Vous avez eu le secret de partager votre dévouement entre le général, ma fille et moi, et cependant de le conserver entier pour chacun de nous, ce généreux dévouement; c'est un prodige, mais vous nous avez depuis si longtemps habitués aux prodiges de zèle et de fidélité, que je ne m'étonne plus.

— Madame la comtesse me comble au delà de mon faible mérite. Puis-je savoir quels sont ses ordres?

— Je vous prierai d'aller à Saint-Lazare.

— A Saint-Lazare!

— Oui, à la prison où sont détenues les femmes.

— Ah! très bien: encore quelque nouveau bienfait de madame.

— Un bienfait!... ce serait mieux que cela Pietri: ce serait une cruelle sévérité de la justice à réparer, si je parvenais, comme je l'espère, à obtenir la grâce de ma protégée, qui, par le plus heureux hasard, a réclamé mon appui, suivant en cela un conseil anonyme beaucoup trop flatteur pour moi.

— L'on sait en effet que madame la comtesse, en sa qualité de dame patronnesse de l'œuvre des prisons, pour les femmes détenues, jouit d'un grand crédit, et que sa protection est toute-puissante.

— Je ferai du moins tous mes efforts en faveur de cette pauvre jeune femme. Son action est sans doute coupable... mais enfin, innocente et pure, elle a été séduite, puis indignement abandonnée; alors, égarée par le désespoir, elle a voulu tuer son séducteur, qu'elle n'a heureusement que grièvement blessé... Les juges, touchés de sa jeunesse, de ses excellens antécédens et de son repentir, ne l'ont condamnée qu'à deux ans de prison.

— Il me semble, à moi, que le séducteur n'a eu là que ce qu'il méritait....

— Hélas! oui, si l'on fait la part de la honte et de la douleur d'une jeune fille ainsi délaissée... D'ailleurs, la conduite de ma protégée a été si exemplaire depuis son entrée dans la prison, elle montre tant de douceur, tant de résignation, qu'elle a intéressé tout le monde à son sort...

— Alors, madame la comtesse, sa grâce, demandée par vous, sera nécessairement accordée.

— Je l'espère, je compte beaucoup sur un mémoire, en sa faveur, que devait me donner aujourd'hui une des inspectrices de Saint-Lazare; mais je ne puis aller à la prison; je vous prie donc, mon cher Pietri, de vous y rendre à ma place, de remettre cette lettre et ces cinq louis à cette dame inspectrice, nommée M^{me} David; vous demanderez à lui parler à elle-même... et, afin de lui épargner la peine de m'écrire, je l'engage, dans ma lettre, à vous confier le mémoire, à vous en qui j'ai toute confiance; et s'il y avait quelque chose de nouveau, au sujet de ma protégée, de vous en faire part...

— Madame la comtesse peut être certaine que je m'acquitterai exactement de la commission.

— J'en ai encore une autre à vous donner, mon cher Pietri, et comme tout est souvent contraste dans la vie, ajouta la comtesse en souriant, je vous prie, en sortant de Saint-Lazare, d'aller à l'administration de l'Opéra.

— Est ce que madame la comtesse n'est pas satisfaite de sa nouvelle loge?

— J'en suis au contraire fort satisfaite; mais